

RIP 1086

Docteur Emile DEVAUX  
Médecin Principal de 1<sup>re</sup> classe en retraite.

---

# LA GENÈSE

DE

# L'INTELLIGENCE HUMAINE

---

EXTRAIT DE LA *REVUE GÉNÉRALE DES SCIENCES*  
(Numéro du 15 mars 1929)

---

PARIS

LIBRAIRIE OCTAVE DOIN  
GASTON DOIN & C<sup>o</sup>, ÉDITEURS  
8, Place de l'Odéon, 8

---

1929

Bibliothèque Maison de l'Orient



129936

A woman's Salomon Reinach

Hommage à Claudine

St. Omer

# LA GENÈSE

## DE

# L'INTELLIGENCE HUMAINE

**La forêt a fait le singe  
et la caverne a fait l'homme <sup>1</sup>**

---

### I. — LE HIATUS ENTRE L'ESPÈCE HUMAINE ET LES ESPÈCES ANTHROPOÏDES

Nous savons que l'allure du développement d'un singe anthropoïde est extraordinairement rapide si on la compare à celle de l'Homme. Si, en effet, nous considérons, à l'œuvre, un anthropoïde de huit à dix mois et un petit enfant du même âge, le contraste nous apparaîtra stupéfiant. Veut-on, par exemple, capturer un gorille, un chimpanzé, un orang-outang de cet âge, il essaie de fuir et s'il est atteint il se défend avec énergie, il se débat, il mord (car il a déjà des dents) ; un homme vigoureux a beaucoup de peine à le maîtriser et s'il est fait prisonnier, à la première occasion, il s'échappe. Par contre, un bébé humain, du même âge, en pareille circonstance, demeure inconscient, ignorant, inerte, ou s'il a peur, il es-

---

1. Proposition audacieuse, s'il en fût, mais qui, après cette étude première, apparaîtra, sans doute, moins risquée et parfaitement soutenable.

quisse seulement quelques mouvements de recul ou bien il pleure. A cette époque de la vie, le petit singe est donc beaucoup plus développé que le petit être humain, tant au point de vue musculaire qu'au point de vue cérébral.

On peut donc entre l'Homme et les Anthropoïdes faire cette distinction fondamentale : l'Homme par rapport au Singe est un extrême ralenti de développement. Nous ajouterons que la discordance entre leurs allures de développement est telle qu'elle interdit absolument toute reproduction entre eux et qu'elle en fait des espèces manifestement éloignées.

Rappelons-nous maintenant la loi de l'Augmentation de taille dans les rameaux phylétiques ; elle nous apprend que la taille des animaux a grandi au fur et à mesure qu'ils évoluaient ; en effet, dans toute série régulière d'animaux fossiles que nous connaissons, les représentants les plus anciens ont toujours la taille la moins élevée. Or, en général, la taille est fonction de la vitesse du développement ; la taille finale d'un animal est d'autant plus petite qu'il a plus vite achevé sa croissance. Nous en concluons que l'Évolution progressive des animaux s'est opérée grâce à des ralentissements successifs de développement. Si donc nous constatons que l'Espèce humaine est une ralentie de développement par rapport aux espèces qui lui sont le plus proches, ce fait nous apprend qu'elle s'est, sans doute, créée à la façon de toutes les autres espèces animales qui évoluaient : par le mécanisme d'un ralentissement d'allure de développement. Elle serait née, elle

aussi à la suite d'une simple mutation d'allure. Mais s'il en est bien ainsi il n'y a nullement lieu d'imaginer pour l'Espèce humaine, une création, à part, surnaturelle et miraculeuse<sup>1</sup>.

Il est certain toutefois que la distance qui sépare un Anthropoïde d'un Homme est formidable ; elle est telle qu'on se demande si vraiment elle a pu être franchie et comment elle a pu l'être.

A en juger par sa masse cérébrale, l'Anthro-poïde apparaît comme très inférieur à l'Homme ; on sait en effet que les plus gros cerveaux de singe observés ne dépassaient pas 400 à 500 grammes, tandis que le poids moyen du cerveau de l'Homme atteint 1.300 à 1.400 grammes. Mais à en juger au point de vue de l'intelligence, l'infériorité du Singe est beaucoup plus flagrante encore : entre l'intelligence d'un homme et celle d'un singe il y a comme un abîme, et cet abîme est tel que de Quatrefages, un esprit scientifique s'il en fût, a pu croire et a essayé de démontrer que l'Espèce humaine était, biologiquement, si distincte de toutes les autres espèces animales qu'elle constituait, à elle seule, un Règne à part. A en juger au point de vue physiologique la séparation entre un Anthro-poïde et un Homme est des plus considérables puisqu'un anthro-poïde pourrait être pubère dès l'âge de trois ans et pleinement apte à la reproduction entre cinq et dix ans, tandis que chez un

---

1. Au point de vue de l'augmentation de taille, l'Espèce humaine fait exception : malgré une allure de développement des plus lentes, l'Homme est un animal relativement petit, mais il n'est pas seulement un ralenti de développement, il est un ralenti de croissance.

homme la puberté ne surgit que vers 12 à 14 ans et que la véritable aptitude à la reproduction n'existe guère avant 17 ou 18 ans !

L'objection anatomique, celle que la masse cérébrale d'un anthropoïde est trois fois moindre que celle d'un homme, nous apparaîtra moins grave si nous nous rappelons le fait, signalé par de Quatrefages, que *dans une même espèce*, l'espèce Chien, la masse cérébrale peut varier du simple au double : « le cerveau du barbet, dit-il, est proportionnellement au moins double de celui du dogue<sup>1</sup> ».

Quant à l'objection physiologique, nous savons que dans l'espèce humaine elle-même, les conditions climatériques peuvent réaliser des divergences considérables dans l'allure du développement ; certaines négresses, en effet, peuvent devenir mères avant l'âge de dix ans et par contre des Suédoises et des Norvégiennes de l'extrême nord ne sont réglées qu'à 17 ou 18 ans et ne deviennent normalement aptes à la reproduction qu'un peu plus tard.

Reste l'objection capitale de l'intelligence. Mais nous allons montrer qu'il faut rechercher, selon nous, la cause première de l'infériorité de l'Anthropoïde, à ce point de vue, dans les conditions mêmes où il est placé dans sa petite enfance, à l'époque précisément où s'établissent les premières assises de l'intelligence future. Ces conditions sont telles, par le seul fait qu'il naît et qu'il vit, en pleine forêt, qu'il lui est interdit, comme à tous

---

1. DE QUATREFAGES : L'Espèce humaine (*Bibl. internat.*, 1883, p. 33).

les singes d'ailleurs, d'acquérir la compréhension des causes et des effets sauf pour les cas, limités, qui le concernent directement. C'est que, pour avoir l'idée de la recherche du pourquoi et du comment, autrement dit pour avoir la faculté de penser, il faut avoir été, dès la première heure de conscience, imprégné par le principe de causalité ; il faut avoir été environné de phénomènes simples, parlant par eux-mêmes, pour ainsi dire, se montrant distinctement, sans confusion possible avec d'autres, avec leur enchaînement naturel et leur dépendance étroite réciproque, de phénomènes qui, par le fait qu'ils se répètent et qu'ils se répètent toujours les mêmes, peuvent se graver, tels quels, dans la mémoire en caractères ineffaçables. Or, le jeune singe, anthropoïde ou autre, au moment où il commence à prendre conscience de lui-même et de ce qui l'entoure, se trouve en présence d'une multitude de phénomènes enchevêtrés, qui se succèdent avec rapidité, qui se croisent et s'entrecroisent dans tous les sens, de sorte qu'aucun d'eux, en général, ne peut être perçu isolément avec sa cause propre et ses effets. Il y a là, pour lui, une cause certaine d'incompréhension. C'est pourquoi nous pensons que si les anthropoïdes ne sont pas intelligents il ne faut pas nous hâter d'affirmer qu'ils n'auraient pas pu le devenir, puisqu'une cause toute puissante intervient pour les en empêcher. Cette cause supprimée le deviendraient-ils ? Une telle hypothèse n'est pas invraisemblable si l'on songe que le cerveau d'un nouveau-né anthropoïde et celui d'un nouveau-né humain se ressemblent singulière-

rement, non seulement dans leur configuration générale mais dans la plupart des détails de leur structure<sup>1</sup>.

Nous allons voir bientôt que contrairement à la vie de forêt, la vie de caverne réalise des conditions qui sont éminemment propres à l'incubation et à l'éclosion de l'intelligence de sorte que l'idée vient à l'esprit que l'Homme pourrait bien être le fils d'un Anthropoïde des cavernes. *La forêt aurait fait le singe et la caverne aurait fait l'Homme.*

II. — LA FORÊT A FAIT LE SINGE,  
LA CAVERNE AURAIT FAIT L'HOMME

*La dysharmonie de croissance du cerveau  
chez l'Anthropoïde et sa cause.*

Il est une distinction anatomique entre l'Anthropoïde et l'Homme qui mérite toute notre attention : leurs crânes diffèrent très notablement au point de vue de leur forme définitive et de leur mode de croissance. Il en est de même de leurs cerveaux puisque le crâne peut être considéré comme le moule osseux du cerveau.

« Depuis le milieu de la vie fœtale jusqu'à l'apparition des premières molaires, dit Deniker, la croissance du crâne (et celle du cerveau par conséquent) s'opère chez le gorille de la même façon que chez l'homme ; chez l'un comme chez

---

1. GROSNIER : *Etude sur les circonvolutions cérébrales chez l'Homme et chez les Singes* (thèse de doctorat en méd. , pl. II, Paris, 1874. — DENIKER : *Recherches anatomiques et embryologiques sur les Singes anthropoïdes* (Paris, 1886).

L'autre, l'organe s'accroît avec la même rapidité dans tous les sens. Mais à partir de cette époque (apparition des premières molaires) *la croissance du crâne chez le gorille (nous pouvons dire également du cerveau) se ralentit considérablement, en avant et en haut, tandis que la croissance en arrière et vers le bas, dans la région postérieure se poursuit avec une rapidité excessive.* Aussi le crâne se rétrécit-il en avant, surtout dans la région sphéno-frontale et s'élargit considérablement en arrière et en bas, surtout dans la région occipito-mastoïdienne<sup>1</sup> ».

Ces faits nous prouvent que, contrairement à ce qui se passe chez l'Homme, la croissance du cerveau, chez le Gorille, est *dysharmonique* ; le cerveau postérieur prend un développement ultrarapide pendant que le cerveau antérieur est plus ou moins frappé d'arrêt de croissance, comme si l'hypertrophie de l'un entraînait l'hypotrophie de l'autre. Mais une telle anomalie de croissance ne se manifeste que quelque temps après la naissance ; chez le fœtus de gorille et chez le tout jeune gorille, en effet, le cerveau, tout comme chez l'Homme, est bien proportionné ; sa partie postérieure n'est pas plus développée que l'antérieure ; la tête est globuleuse, les os frontaux sont très bombés et l'aspect du crâne, en son ensemble, est *singulièrement humain*<sup>2</sup>. Ce n'est

1. DENIKER : *loc. cit.*

2. Un tel aspect nous avait toujours impressionné, à chacune de nos visites au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, quand nous nous arrêtions devant cette vitrine où l'on a groupé des squelettes humains et des squelettes anthropoïdes : on y voit une jeune femelle de gorille dont la tête est ronde, sans aspérités osseuses et à physionomie humaine.

que plus tard, au fur et à mesure des progrès de l'âge que la tête devient de plus en plus bestiale.

Il en est de même, d'ailleurs, chez le Chimpanzé. « L'importance relative, dit Mlle Coupin, des lobes cérébraux varie au cours du développement, chez le Chimpanzé : la région prédominante est, en effet, chez le fœtus, la région frontale et, chez l'adulte, la région occipitale. On sait que chez l'homme, le lobe frontal constitue la plus grande partie du manteau cérébral et à cet égard, l'Anthropoïde nouveau-né serait plus près de l'Homme qu'à l'état adulte »<sup>1</sup>.

*D'après ces faits*, le cerveau de l'Anthropoïde comparé à celui de l'Homme, suit, tout d'abord, un cours normal de développement. Mais, à un moment donné, peu de temps après la naissance, le développement n'est plus le même et l'organe perd définitivement cette belle harmonie qu'il conserve toute la vie chez l'Homme. Il faut en conclure qu'une cause toute puissante, mais *post partum*, toutefois, surgit pour provoquer, chez l'Anthropoïde, une anomalie de croissance du cerveau. Cette cause, nous la trouvons dans le genre de vie même que la nature impose à tous les singes : la vie en forêt. L'Anthropoïde, pourrions-nous dire, *naît avec un cerveau humain*, mais il n'acquiert qu'un cerveau animal, parce que, dès sa première heure de conscience, il se trouve aux prises avec des conditions qui nuisent gravement à sa mé-

---

1. Mlle COUPIN : Etude du cerveau de Chimpanzé nouveau-né (*Bulletin et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris* (1925). — Le développement du cerveau de l'Homme et des Singes (*Rev. Sc.*, 28 nov. 1925).

moire associative et par suite à sa compréhension des faits ; elles n'abolissent pas cette mémoire, mais elles la réduisent à la connaissance des faits les plus simples, les plus frappants, ceux où le petit être qui apprend la vie est directement et personnellement en jeu.

*La vie en forêt.* — Tout singe, en effet, tout anthropoïde, aussitôt né, par le fait même qu'il est arboricole est plongé en plein cinéma, en pleine foire, en pleins jeux<sup>1</sup>. Il est baigné de lumière et environné de visions, il est assailli de bruits et environné de concerts ; il est au pays des trépidations, des agitations et des sports, et, par surcroît, il est saturé d'oxygène, l'excitant par excellence de toutes nos énergies vitales. Par ses yeux, par ses oreilles, par sa peau, par ses muscles il est constamment et d'emblée mis en éveil et en surexcitation. Pour sa vue, c'est le soleil qui traverse le feuillage et provoque des jeux d'ombre et de lumière c'est le vent qui agite les feuilles et les change d'aspect, c'est le va-et-vient des arboricoles et plus particulièrement des singes, ses frères ; pour son ouïe, c'est le vent qui siffle ou qui gronde dans les branches et qui parfois les brise ; c'est l'orage qui tonne ; ce sont les singes qui hurlent, qui vocifèrent, qui se grisent de leurs cris et de leur vacarme ; par son tact c'est encore le vent qui caresse l'animal ou qui le secoue, ce sont les branches qui le frôlent, c'est tout ce qui frappe, tout ce qui bouscule ; pour le sens mus-

---

1. Où d'ailleurs rien n'a été prévu, préordonné, où les scènes les plus disparates se déroulent confuses et incohérentes à la merci des circonstances de hasard.

culaire c'est la branche qui s'approche pour être saisie, c'est la mère ou quelque aîné qui survient pour que le jeune s'y cramponne ; c'est le fruit qui s'offre pour être mangé, etc. Ainsi donc, pour tout singe, pour tout anthropoïde dès le plus bas âge, les provocations aux actes réflexes surgissent de tous côtés. Il en résulte qu'avant même qu'il ait pris conscience de lui-même, le jeune animal accomplit une multitude d'actes des plus variés, parfois même des plus compliqués, mais par automatisme, par le simple jeu de ses réflexes<sup>1</sup> ; des actes qui sont involontaires, non voulus et non compris. Plus tard, il est vrai, à l'école de ses propres réflexes, il apprend la leçon de ses gestes ; à force de répéter tel ou tel acte, il se le rappelle et il en saisit le sens ; il s'éveille alors véritablement à la vie, à la conscience, il apprend ce qu'il peut faire et pourquoi il faut le faire. Mais, auparavant, c'est par réflexe qu'il saisit la branche qui le frôle, c'est par réflexe qu'il se cramponne à sa mère qui saute, en le portant ; c'est par réflexe qu'il grimpe,... comme c'est par réflexe, d'ailleurs, que l'oiseau vole, que le poisson nage, que l'enfant tette.

Or, précisément, c'est le cerveau postérieur qui est le grand centralisateur de toutes nos sensibilités et de toutes nos motricités ; c'est le grand

---

1. Chaque réflexe est analogue à l'une de nos installations électriques : un contact suffit pour que le courant passe et qu'une sonnerie soit actionnée, qu'une lumière jaillisse, qu'un tramway se mette en marche, etc., de même à l'occasion d'une certaine impression reçue, telle ou telle synergie fonctionnelle, héréditairement acquise, se déclenche et accomplit le geste qui lui est assigné.

rendez-vous de nos impressions sensorielles et le siège principal d'où partent tous les ordres qui président à la vie animale proprement dite. Et comme nous venons de le voir, la vie en forêt fournit aux réflexes mille occasions d'être mis en branle, de sorte qu'ils explosent, à tout instant, chez le singe qui fait son apprentissage avec la vie. C'est pourquoi, son cerveau postérieur est appelé, d'urgence, aussitôt la naissance, à la suractivité fonctionnelle, aux vaso-dilatations maximales et incessantes, à la suralimentation et à l'hypertrophie. Par contre, parce que le cerveau postérieur accapare beaucoup de sang, le cerveau antérieur n'en reçoit que fort peu, il est sous-alimenté, il ne peut croître rapidement, il végète. Telle serait la cause de cette dysharmonie de croissance cérébrale qui distingue si profondément l'Anthropoïde de l'Homme.

*La vie en caverne.* — Imaginons maintenant que des Anthropoïdés naissent en caverne et qu'ils y soient élevés. Que va-t-il se passer ? La caverne est le pays de la pénombre, du silence, du calme, de l'immobilité des choses, de la solitude ; l'air s'y charge d'acide carbonique ; tout y concourt, par conséquent, pour réduire, au minimum, chez le petit être qui y demeure, les impressions sensorielles, pour laisser inactifs la plupart des réflexes, pour réduire à l'extrême, le travail des nerfs et le travail des muscles. Dès lors, pour le nouveau-né anthropoïde, le cerveau postérieur ne serait point appelé, d'urgence, à un fonctionnement intensif il ne serait pas atteint d'hypertrophie de croissance et l'encéphale dans son ensemble, con-

serverait son aspect humain. Il y aurait, d'ailleurs, une cause directe et toute puissante pour entraver la croissance générale et le développement, puisque l'hypo-activité fonctionnelle forcée y serait générale, d'où, sans doute, par la suite un retard considérable dans la sexualité et des manifestations d'infantilisme relatif, comme il arrive chez l'Homme.

Mais en outre, et ceci est d'une importance beaucoup plus grande, le jeune animal se trouverait, comme nous allons le montrer, dans des conditions vraiment idéales, pour enrichir sa mémoire associative, pour apprendre la grande leçon des causes et des effets, pour assurer, par conséquent, à sa machine psychique, un rendement moins dérisoire et pour acquérir une véritable intelligence.

Rien d'invraisemblable d'ailleurs dans l'hypothèse, qu'aux temps tertiaires, des anthropoïdes auraient pu être contraints, par la force même des choses à changer d'habitat et à demeurer dans des cavernes. Il est certain, en effet, qu'autrefois, en France, et dans tout le nord de l'Europe, et dans bien d'autres contrées, la température générale était bien supérieure à celle d'aujourd'hui ; la flore y était subtropicale et de vastes forêts, aux arbres toujours verts et toujours prodigues de leurs fruits, servaient d'habitat à des singes. Mais des montagnes surgirent, la température s'abaisa, la flore se transforma : la plupart des arbres eurent des feuilles caduques, il y eût des hivers et, pendant ceux-ci, la forêt manqua de fruits. En conséquence, nombreux, à cette époque, furent les animaux qui, particulièrement adaptés à la vie en

pays chauds, émigrèrent vers le Midi. Quelques-uns, cependant, ainsi qu'en témoignent leurs restes fossiles demeurèrent sur place, tels que l'Ours des cavernes, l'Hyène des cavernes, le Lion des cavernes... et, sans doute aussi, l'Anthropoïde des cavernes. Pour ce dernier, il est vrai, les documents font défaut mais si, vraiment, les conditions d'existence, révolutionnaires<sup>1</sup>, pour lui, créées par la caverne, ont pu doter l'anthropoïde d'une intelligence supérieure, elles l'auraient simplement, et brusquement, *métamorphosé en Homme*. Mais pour qu'un tel prodige cesse, à nos yeux, d'apparaître invraisemblable il est de toute importance, maintenant, de nous initier à la genèse de cette faculté merveilleuse que nous appelons *l'intelligence*.

### III. — LA GENÈSE DE L'INTELLIGENCE

*Nous ne naissons pas intelligents,  
nous le devenons.*

Le roc sur lequel l'intelligence est fondée est le principe de causalité et les fondations elles-mêmes, les premières assises de l'intelligence, se constituent grâce à la mémoire de l'association naturelle des faits. C'est parce que nous nous rappelons que tel fait succède à tel autre fait que nous

---

1. L'élevage en caverne, tout révolutionnaire qu'il était pour le nourrisson anthropoïde, n'entraînait point, par lui-même, aucune condition nocive pour l'existence du petit être. Bien au contraire, le jeune organisme était à l'abri des vicissitudes inévitables de la vie suractive environnante (en forêt) et à laquelle, bon gré mal gré, il était obligé de prendre part, il était moins exposé aux violences, aux intempéries, aux blessures et aux maladies ainsi qu'aux ingestions alimentaires prématurées ou toxiques et, grâce à l'allaitement, il pouvait, néanmoins, être supérieurement nourri.

attribuons entre eux une relation de cause à effet. Un animal est intelligent quand il comprend que ceci est la cause de cela : un oiseau, par exemple, remarque qu'un chasseur, armé d'un fusil, tue des oiseaux, il aura peur de tout homme armé d'un fusil, ou même d'un bâton et il s'enfuira ; c'est là un signe d'intelligence. Les plus intelligents des animaux sont ceux qui comprennent le mieux que tel fait dépend essentiellement de tel autre fait ; ceux qui saisissent le mieux l'enchaînement naturel des faits ; ceux qui, par conséquent, sont doués de la meilleure mémoire associative. Nous pourrions multiplier les exemples.

En voici un, plus simple : tout le monde connaît l'histoire du petit enfant qui fait connaissance avec le feu : il a touché le feu et le feu l'a brûlé et chaque fois qu'il l'a touché, il a souffert ; c'est pourquoi l'association naturelle entre l'acte de toucher le feu et la douleur qui en est la conséquence se grave en sa mémoire ; et chaque fois, ensuite qu'il se retrouve en présence du feu, il se rappelle que le feu fait souffrir et il ne touche pas le feu. C'est là une mémoire associative que nous appellerons animale ; les animaux supérieurs qui nous entourent la possèdent tous. C'est grâce à elle, d'ailleurs qu'ils sont capables de pourvoir à leurs besoins, de se défendre contre leurs ennemis et d'échapper à une foule de dangers. On se sert, précisément, de cette mémoire associative pour dresser les animaux. A la base de tout dressage, en effet, il y a l'association entre tel acte à accomplir et telle satisfaction à recevoir ou telle souffrance à subir. Et ce qui dis-

tingue l'intelligence animale de l'intelligence humaine, c'est que la bête, d'ordinaire, ne se rappelle et ne comprend que l'association des faits qui la concernent, ceux qui lui ont procuré une joie ou, au contraire, causé une douleur.

Si maintenant, nous nous reportons aux conditions de la vie en forêt que nous avons décrite comme une vie intensive s'il en fût, nous concevons parfaitement qu'un animal plongé dans un tourbillon d'événements qui se croisent dans tous les sens ne peut saisir le sens de l'un d'entre eux que si celui-ci le frappe directement à son passage : un coup reçu, il regarde d'où vient le coup ; un danger évité il se rappelle comment il l'a évité ; un bon aliment goûté lui fait facilement reconnaître cet aliment, etc. ; mais la plupart des événements qui se passent autour de lui, quand ils ne mettent pas sa personne en jeu, sont, pour lui, comme inaperçus, il n'y fait pas attention, il ne les relie nullement à tel ou tel autre événement qui les a précédés et dont ils sont la conséquence logique, il ne les comprend pas.

Une remarque ici s'impose, c'est que, en des conditions analogues, nous autres hommes, tout fiers que nous soyons de notre intelligence, nous nous comportons de même. Toutes les fois, en effet, que nous sommes en pleine vie mouvementée, une multitude de faits de toutes sortes ont beau se passer sous nos yeux et à nos oreilles, nous les voyons sans les regarder, nous les entendons sans les écouter et aucun d'eux ne se grave en notre mémoire. Circulons-nous, par exemple, dans une grande ville où nous ne connaissons per-

sonne ; des gens affairés vont et viennent autour de nous, tantôt dans notre sens, tantôt en sens contraire ; nous ne recherchons guère où va celui-ci, où va celui-là ; ils passent et c'est à peine si nous avons conscience qu'ici un homme nous a croisé et là une femme ; ... mais si quelqu'un nous bouscule ou nous interpelle, si quelque chose de personnel nous arrive, notre attention s'éveille, nous prenons connaissance du fait particulier qui nous concerne et nous agissons en conséquence. Notre intelligence, en de telles conditions, n'est qu'une intelligence animale.

Une vie bruyante, mouvementée, trop riche en événements, est donc une très mauvaise école pour apprendre la leçon des faits ; pour que l'image des rapports réciproques de ceux-ci se grave en notre mémoire, pour que nous en ayons l'intelligence<sup>1</sup>.

En revanche, la vie de caverne réalise admirablement des conditions, vraiment idéales, pour qu'un enfant qui y est élevé, apprenne le pourquoi et le comment des faits ; car, tous les jours de sa vie, il assiste à *une leçon de choses*, entièrement naturelle et cette leçon est des plus accessibles à son entendement puisque chaque fait apparaît sur l'écran de son cerveau, bien net et ne pouvant se confondre avec aucun autre, car, en général, il est seul et, à l'ordinaire, il est toujours le même ; il

---

1. Il est une cause, d'ailleurs, qui, pour l'animal, vient rétrécir, à l'extrême, le champ de la pensée, de la recherche des causes et des effets c'est la nécessité où il se trouve, peu de temps après sa naissance, de pourvoir, par lui-même, à sa subsistance ; cette nécessité l'accapare tout entier et l'oblige à penser à lui, toujours à lui.

apparaît toujours dans le même cadre qui est fixe et souvent il se répète tous les jours et plusieurs fois par jour. Dès lors l'enfant apprend, à la fois, les faits eux-mêmes et leur logique inéluctable ; de sorte que pour lui, dans une foule de cas, quand ceci arrive, il sait, il est certain que cela va arriver. Au surplus, rien ne distrait le nourrisson des cavernes, il est au pays du calme et du silence, rien ne trouble son attention vis-à-vis d'un événement qui surgit et cet événement se grave facilement, en sa mémoire, avec tous les enchaînements qui le constituent sans se confondre avec d'autres.

C'est ainsi que les rares habitants de la demeure deviennent vite, pour lui, reconnaissables, à leur physionomie propre, à leurs attitudes, à leurs gestes qui leur sont particuliers ; il apprend, avant tout, à connaître sa mère, car celle-ci, à chaque propos, se présente à son petit elle lui fait des signes, elle lui parle. Ce que ses oreilles ont entendu est vite confirmé par ses yeux, par son toucher et lui donne pleine conscience que sa mère est là. D'autre part, le père souvent s'absente, mais quand il arrive, son pas retentit dans le couloir de la caverne ; entre le bruit de pas qui annonce l'arrivée et l'arrivée elle-même, il y a une relation simple et cette relation est vite retenue. Avant d'avoir vu son père, l'enfant sait que son père va venir. Il en est de même pour tout hôte habituel de la maison, chacun pourra d'avance être reconnu, rien qu'à son pas.

*Origine du langage.* — Envisageons maintenant le cas où une souffrance quelconque oblige le

nourrisson à crier, sa mère aussitôt accourt et lui donne le sein, mais qu'un jour il crie, sans avoir souffert, la mère accourt quand même ; il s'aperçoit que c'est son cri et non sa souffrance qui la fait venir ; dès lors, il criera pour appeler sa mère ; de ce jour, il a appris à parler ; car, il donne un sens particulier à un son qu'il émet, volontairement, sans que pour proférer ce son il soit obligé de l'émettre, malgré lui, parce qu'il souffre ; il a acquis la notion, abstraite pourrait-on dire, de ce son, il lui donne un sens. Beaucoup d'autres sons, d'ailleurs, vont retentir à ses oreilles, et prendre, également, un sens pour lui, le sens, précisément, de ce qu'ils expriment réellement. C'est ainsi que sa mère, son père, ses frères, ou le Chien, poussent, de temps à autre, à l'occasion des interjections de douleur, de plaisir, de surprise, de colère, de plainte, d'apaisement, de peur, de défi,... et l'enfant comprend, à force de les entendre répéter à ses oreilles, que telle ou telle interjection signifie telle chose ; il voit la relation entre tel cri proféré et la cause qui a provoqué ce cri, et cela, sans avoir lui-même souffert ou été satisfait ou été étonné ; sans avoir été ou furieux, ou malheureux, ou consolé, ou terrifié. Il ne confond pas ces cris les uns avec les autres, car, d'ordinaire, il n'assiste point à un concert de cris, c'est un cri isolé qu'il entend et qui éclate dans le grand silence ; et sa cause en est, la plupart du temps, des plus visibles. Et quand il aura appris le sens des interjections, il pourra les répéter ; il saura que tel cri correspond à tel geste sans même qu'il ait besoin de

voir le geste. Et, si, par exemple, là-bas, dans le couloir, un cri de souffrance retentit, il saura que quelqu'un souffre, que quelqu'un appelle ; il saura même qui souffre et qui appelle... et pourra répondre. Telle serait l'origine du langage parlé.

*L'origine de l'idée de Dieu.* — La vie de la caverne apprend donc au nourrisson, qui y est élevé, la grande leçon des faits ; elle lui apprend à comprendre, elle lui apprend à penser, elle lui apprend à parler ; elle peut faire plus encore, elle peut lui permettre d'arriver jusqu'à un certain point, à l'idée de Dieu. Nous avons vu, en effet qu'un des caractères propres à l'existence en caverne, c'est que tout être vivant s'y trouve en *présence de l'immobilité des choses, il n'y a jamais de vent*. Si donc quelque chose remue, c'est parce que cette chose est animée, est vivante, ou bien parce qu'elle a été remuée par quelqu'un. En cette caverne où nous supposons qu'un nourrisson anthropoïde s'élève et demeure, il y a, sur le sol, des pierres, des feuilles, des os, des morceaux de bois et quand le père, ou la mère, ou le chien marche ou s'agite, à l'intérieur, il déplace ces objets inertes ou bien, il s'en saisit et les rejette au loin ; l'image de la chose remuée et de l'être vivant qui l'a remuée, se grave bien nette dans le cerveau de l'enfant ; car, à tout propos, cette image se répète et se renouvelle : Jamais, par contre, aucun objet ne remue, s'il n'a pas été remué ; l'idée s'acquiert et demeure que tout mouvement d'un objet inerte, a, toujours été provoqué par quelqu'un. Dès lors, qu'une pierre se détache spontanément de la voûte ou

de la muraille et qu'elle tombe, le petit être a beau se dépenser en recherches vaines, il a beau ne pas voir qui a remué cette pierre, *qui* l'a détachée, *qui* l'a jetée ; il *sait* qu'elle n'a pas bougé toute seule ; il croit donc, il ne doute pas que quelqu'un est là, il croit à un vivant présent et invisible, il croit à Dieu, à Dieu qui est derrière toutes les causes inconnues, à Dieu qui est la cause des causes.

*L'origine du Chien : le Chien,  
chacal des cavernes.*

En dehors des allées et venues du père et de la mère, la solitude du nourrisson anthropoïde pouvait être troublée par des visites de chacals. Il est certain, en effet, que, tout sauvages qu'ils soient, les chacals pénètrent souvent jusque dans les enclos des hommes. Qu'au temps où des anthropoïdes devinrent des habitants de caverne, des chacals aient pénétré en leur demeure, rien de surprenant dans un tel fait, d'autant que chacal et anthropoïde pouvaient avoir fait choix d'un même gîte, d'une même tanière. Il y aurait eu, évidemment, aux débuts des batailles, mais l'anthropoïde étant le plus fort aurait chassé le chacal, chassé même à coups de pierre, car les pierres étaient, à profusion, sous sa main<sup>1</sup>. Mais le chacal, conformément à ses mœurs, serait revenu. Un jour, il aurait apporté du gibier, l'anthropoïde s'en serait emparé et par la suite, à cause

---

1. D'où, pour lui, sans doute, la révélation première de la pierre comme outil.

de ce fait peut-être, le Chacal aurait été toléré par l'anthropoïde, il serait devenu le commensal. Mais, en outre, un jour, une femelle chacale, aurait fait ses petits dans la caverne commune ; les petits chacals et l'enfant anthropoïde auraient fait connaissance et la mère chacale gardienne de ses petits se serait instituée, également, gardienne de l'enfant. Dès lors le chacal n'aurait plus été l'intrus, ni l'ennemi, il serait devenu le signaleur du danger, l'aide dans les combats ; le pourvoyeur de gibier, le compagnon fidèle, l'ami... autrement dit le Chien. Ainsi donc la caverne non seulement aurait fait l'Homme, mais elle aurait fait aussi le Chien.

Au surplus, quelle que soit l'origine qu'on attribue à l'Homme, qu'il soit ou non le fils d'un anthropoïde des cavernes, il est certain, qu'à ses premiers débuts d'existence il était terriblement désarmé pour les luttes pour la vie, il eût infailliblement succombé s'il n'avait pas eu la merveilleuse chance de rencontrer le Chien<sup>1</sup>. C'est grâce au chien qu'il a pu se procurer sa nourriture, c'est grâce au chien qu'il a pu se défendre contre les ennemis formidables, qui le guettaient, qui l'assaillaient, c'est grâce au Chien qu'il a pu les vaincre. Si l'Homme existe, c'est au Chien qu'il le doit, c'est le Chien qui a permis l'Homme.

*La vie de caverne créa la demeure,  
elle créa aussi le nid.*

L'anthropoïde, en venant habiter la caverne,

---

1. Notons que dans les plus vieilles archives de l'Humanité, partout où l'on trouve l'Homme on trouve aussi le Chien.

aurait appris ce que c'est qu'une demeure ; il n'aurait plus été la bête vagabonde, errant sans but, au gré de ses fantaisies et passant d'un amusement à un autre amusement ; il aurait eu une demeure qui aurait été pour lui un centre d'attractions, un centre vers lequel se seraient canalisés tous ses efforts, toutes ses idées ; il aurait eu un refuge en cas de danger, une forteresse en cas d'attaque ; et par cela même il eût acquis « le sentiment de la propriété », il aurait appris à défendre son bien, à augmenter son bien, à faire des provisions. Mais, en outre, la caverne aurait créé le Nid, et le Nid aurait inculqué chez l'anthropoïde « l'esprit de famille » ; pour protéger ses petits et les siens il serait devenu prévoyant, brave, héroïque, dévoué. En créant la demeure, en créant le Nid, la caverne aurait obligé l'anthropoïde à acquérir une foule de vertus ignorées des singes.

*Résumé et conclusion.*

Ainsi donc, par le fait seul d'avoir pu être élevés en caverne, grâce aux conditions étonnamment favorables qu'ils y auraient trouvées, les enfants de l'Anthropoïde des cavernes *se seraient revêtus des attributs* de l'Humanité :

1° Condamnés, aussitôt leur naissance, à l'hy-po-activité fonctionnelle prolongée, ils auraient mis beaucoup plus de temps à croître et à se développer, ils seraient demeurés, cellulièrement jeunes bien au delà de la limite normale ce qui aurait eu

pour effet, de prolonger de plusieurs années, leur période d'éducabilité ;

2° ils seraient devenus des retardés sexuels et des infantiles relatifs ; ils auraient, en conséquence acquis de longues jambes, ce qui leur aurait imposé la marche bipède ; et, l'attitude verticale normale aurait affranchi la main, la main qui fût le premier des outils et devint un fabricant d'outils. Ils auraient perdu leur larynx de vociférants et acquis un larynx réduit, plus apte à moduler les sons ;

3° ils auraient conservé leur belle harmonie cérébrale première et n'auraient point acquis un cerveau postérieur monstrueux « de bête des bois » ;

4° ils auraient appris à comprendre, objectivement, le sens des faits sans que la trajectoire de ceux-ci ait, nécessairement, à passer par eux ; ils auraient en conséquence, acquis une intelligence humaine ;

5° ils auraient compris le sens abstrait des sons, par eux-mêmes et appris le langage parlé ;

6° ils seraient arrivés à la notion du Vivant présent et invisible, c'est-à-dire de Dieu, considéré comme la cause des causes ;

7° ils auraient domestiqué le Chacal des cavernes et en auraient fait le Chien, ce qui leur aurait permis d'assurer leur nourriture et leur défense ;

8° ils auraient acquis « une demeure et un nid » ce qui aurait eu, pour effets de faire éclore, en eux, « le sentiment de la propriété » et « l'esprit de famille », sources de vertus ignorées des singes.

De tous ces faits nous croyons pouvoir conclure que « *si la forêt a fait le Singe, la caverne a fait l'Homme* ».

En fin de compte, nous ne formulons rien qu'une croyance personnelle, car nous savons bien qu'il ne s'agit encore que d'une hypothèse et si vraisemblable que nous apparaisse celle-ci, elle n'en laisse pas moins planer, dans l'ombre, bien des incertitudes; mais toutefois, à nos yeux, elle projette comme une aube de clarté sur un mystère jusqu'ici impénétré »<sup>1</sup>.

**Docteur Emile Devaux,**

Médecin principal de 1<sup>re</sup> classe en retraite.

---

1. La question de l'origine de l'Homme mise à part, il n'en demeure pas moins certain que l'élevage en caverne a réalisé, pour notre ancêtre, des conditions plus favorables au développement de l'intelligence que nos conditions actuelles; ce qui nous donne à penser que l'Homme des cavernes aurait été plus intelligent, plus génial que l'Homme de nos jours. Convenons qu'il y a trop de bruts, trop de visions, trop d'agitations, *autour de nos tout petits*, pour qu'ils acquièrent toute l'intelligence dont ils seraient capables.